



John Armleder, «Wanderer Fantasy» (1977). Boîte en bois avec objets divers dont épingles de couture, miroir, papier, peinture et stylo. (Annik Wetter/Lovay Fine Arts)

Exposition

Le jeu aux multiples pistes de John Armleder

Sous le titre «Soubresauts», deux galeries genevoises s'associent pour présenter des œuvres rares, dessins et boîtes, qui font la part belle à la liberté et au hasard

Eléonore Sulser

«Il n'y a pas d'obstacles, le seul obstacle est le but, marchez sans but», écrivait Francis Picabia (1879-1953). Une manière de clamer la liberté de l'art, l'absence de comptes à rendre (sinon peut-être politiques), les joies de l'exploration, une modestie teintée d'irrévérence et d'humour, un esprit Dada aussi, qui ouvre tous les possibles.

Lorsqu'on rencontre John Armleder, Francis Picabia est un nom qui revient souvent dans la conversation. Et s'il y a une manière – parmi beaucoup d'autres sans doute – d'éclairer le travail du célèbre Genevois qui, en 1986, avait représenté la Suisse à la Biennale de Venise, l'auteur de *Jésus-Christ Rastaquouère*, poète, peintre et amateur de voitures de course peut être une piste à suivre.

On retrouve John Armleder dans la galerie d'Olivier Varenne, à la rue des Bains, à Genève, où on peut voir de lui une série de dessins et quelques tableaux. Au détour de la discussion, John Armleder avance: «Dans l'histoire, les artistes qui m'ont le plus fasciné, c'est, d'une certaine manière, Erik Satie et Francis Picabia. Picabia, c'est un rapport fondamental. Historiquement, il y a deux formules. Il y a la formule Picasso, où on fait une chose après l'autre, et on abandonne ce qu'on a fait pour passer à autre chose. Et la formule Picabia: à chaque fois qu'il faisait quelque chose, il la continuait toute sa vie, même en la dégradant.»

Des peintures avec des pois

Et d'enchaîner, comme souvent, avec une histoire personnelle: «J'ai cette anecdote d'un type qui vient à la Galerie Ecart, dans les années 1970, avec une quinzaine de cartons, mal peints, avec des espèces de pois dessus. Il me dit: pour 5000 francs, tu peux tout avoir, ce sont tous des Picabia. Je lui réponds: «Je fais moi-même des peintures avec des pois, il n'y a pas de raison que j'en achète d'autres...» Evidemment, ça a fini

chez un galeriste allemand et chaque pièce s'est vendue entre 50 000 et 100 000 francs!» Et de conclure – avec une forme de détachement: «Au fond, qu'est-ce que j'en aurais fait?»

Dans l'exposition de la rue des Bains trône, précisément, une des toiles à pois de John Armleder (*Sans titre*, 1983). Mais on y voit aussi – surtout – des dessins qui remontent le temps jusqu'aux premières recherches de l'artiste américano-genevois. Le dessin le plus ancien, *Batteur*, date de 1963. Il avait 15 ans. Puis une série d'aquarelles de la fin des années 1960 explore et rend hommage à quelques artistes, Paul Klee en tête. C'est l'époque où John Armleder fait de l'aviron.

«J'ai appris la plupart des choses quand j'étais jeune, de deux manières, explique-t-il. En refusant de faire un service militaire et en passant, du coup, sept mois en prison, et en faisant de l'aviron avec mes amis du collège. Trois heures d'aviron tous les jours. Quand on rame en équipe, on devient un être collectif. Très vite, on comprend que si on fait juste, les autres vont faire juste aussi. Et, dans le fond, c'est très politique: si on a un comportement qui est juste, peut-être que ça peut aider les autres gens à l'avoir aussi.»

«C'est le modèle»

Discipline, sens du collectif, mais aussi liberté. Et toujours de l'humour. Quelques croquis réjouissants du début des années 1970 se penchent ainsi sur la nomenclature fantaisiste des couleurs, en étudiant par le dessin (au crayon de couleur!) les correspondances entre les noms, les teintes et le classement des crayons dans diverses boîtes du commerce.

Dans nombre des œuvres exposées, le blanc, le vide, l'emporte. Non sans esprit. Voici *Sans titre* (1978), un carré blanc sur fond blanc, en provenance directe de l'atelier de l'artiste. L'espace entre les deux carrés est délimité, sur une fine bande, par des touches de couleurs multicolores. C'est parfaitement tenu, citation oblige. Mais ça déborde aussi.

Comme le dessin, que John Armleder pratiquait dès l'enfance, quotidiennement, le *Carré blanc sur fond blanc* de Kasimir Malevitch est fondateur. C'est, dit John Armleder, l'une de ses trois épiphanies – les autres font intervenir Fra Angelico et John Cage. «En 1956, j'ai 8 ans, raconte-t-il. Nous allons aux Etats-Unis. Ma mère nous amène au musée mais ne cherche pas à nous guider. Et voilà que mes parents me retrouvent devant le *Carré blanc sur fond blanc* (1918) de Malevitch. J'ai dit: «Maman, regarde, ça, c'est le modèle. Et c'est ce que je vais faire plus tard»... A 8 ans.»

«Au hasard dans les boîtes»

Le vide et le plein discutent ferme dans le travail de John Armleder. Le vide est très vite plein, et c'est son élégance. Une œuvre de 2004, tranquille comme un jardin zen, associe crayon gris, encre... et café (une tasse est passée par là). Dans *Hesperia Comma* (2023), un spray turquoise soufflé sur un chablon délimite deux

rôle; des sortes de collages en trois dimensions, qui réunissent, selon les boîtes, bougies de couleurs, plumes, papillons découpés, photos de mode, masques, etc. Lorsqu'on retourne les boîtes, les objets voyagent à l'intérieur, créant de nouveaux tableaux.

L'hommage cette fois pointe vers Joseph Cornell (1903-1972), artiste américain proche des surréalistes, qui composa de magnifiques boîtes à rêves, un maître de l'assemblage incongru, dans la foulée de Max Ernst ou Magritte. Mais ce n'est pas le seul: «Les boîtes de Cornell ont aussi influencé un artiste Fluxus qui s'appelle George Brecht (1926-2008), qui a fait des boîtes, mais très différemment de Cornell, explique John Armleder. Chez Cornell, il y avait cette idée poétique de mise en place. Plusieurs boîtes se succèdent, qui sont presque les mêmes. Alors que Brecht ramassait des trucs et les mettait au hasard dans les boîtes, ce qui est beaucoup plus ce que j'ai fait moi-même...»

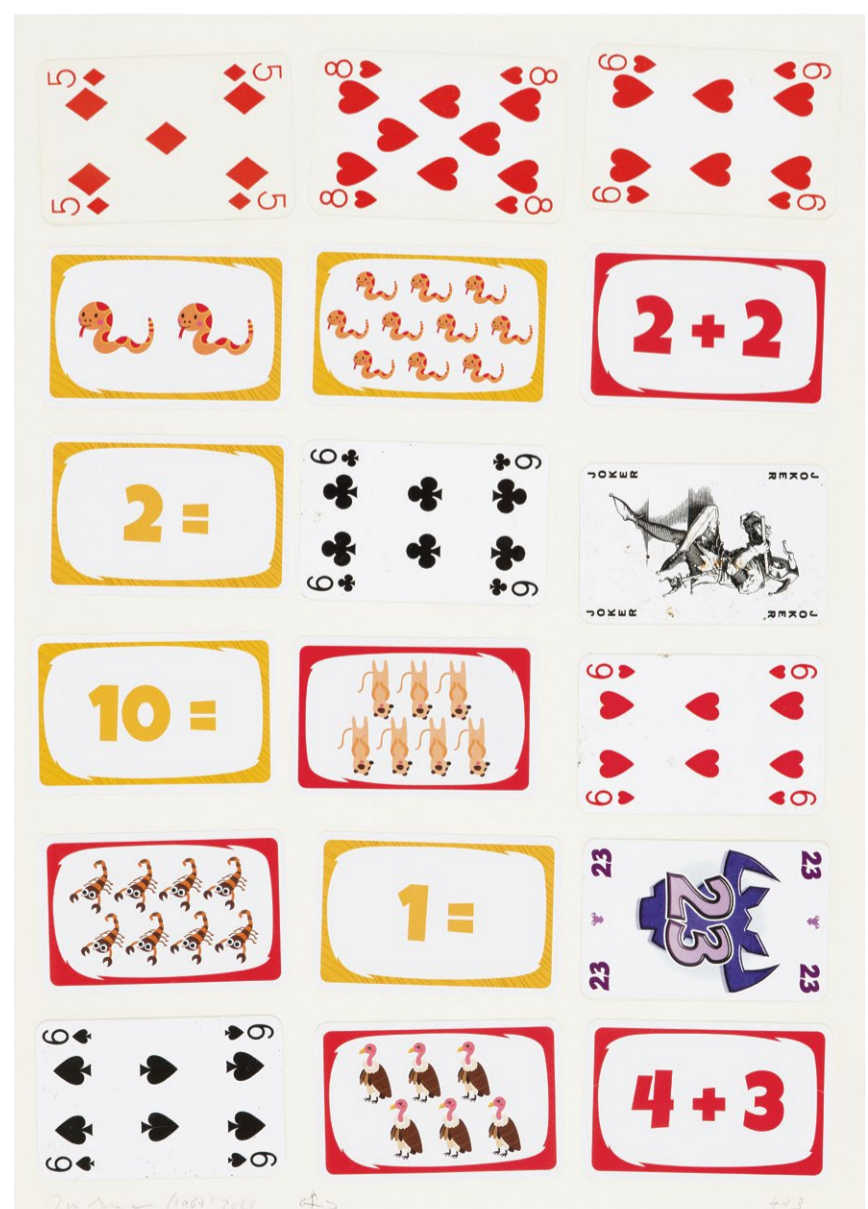
«J'ai accumulé les objets, continue-t-il, puis je les ai vraiment mis en place et exposés en 1975 dans cette galerie, qui n'existe plus, qui s'appelait Gaëtan. L'exposition s'intitulait *Quelques objets volants*. On avait imprimé un petit livre qui accompagnait cela avec dessus d'autres objets, trouvés par terre, des avions en papier que font les enfants.»

Changer de direction

A côté de ces boîtes «historiques», le hasard et le jeu s'invitent dans des compositions plus récentes mais qui témoignent de moissons anciennes: des séries de cartes à jouer que John Armleder a trouvées dans la rue au fil des ans et récemment rassemblées sur papier. Pourquoi perd-on tant de cartes à jouer? se demande l'artiste qui raconte avoir ramassé aussi beaucoup de peignes et de papiers d'argent. Peut-être sont-elles tombées de manches où des tricheurs les avaient glissées...

Soubresauts dans deux galeries, mais aussi, jusqu'au 5 janvier, *Transparents* au Musée Barbier-Mueller, des boules de Noël et des gravures à l'Arcade JRP éditions et au Café des Bains, une œuvre chez Skopia, toute une série d'autres dans l'exposition *Le Mamco, de mémoire* (jusqu'au 22 décembre): les pièces de John Armleder, dessins, boîtes, installations, toiles, imprimés, multiples dessinent ces jours, dans Genève, une sorte de constellation hasardeuse, un genre de jeu de pistes, de parcours où glaner des idées en toute liberté. De quoi vérifier une autre observation de Francis Picabia: «Notre tête est ronde pour permettre à la pensée de changer de direction.» ■

«John Armleder – Soubresauts», Olivier Varenne, Genève, jusqu'au 23 mars 2025; Lovay Fine Arts, Genève, jusqu'au 5 janvier 2025.



John Armleder, «4+3» (1967-) 2024. Cartes à jouer trouvées, collées sur papier. 43 x 30,5 cm. (Annik Wetter/Lovay Fine Arts)